les environs, s'ouvre une caverne appelée *Buco del Piombo*.

ERBABE s. m. (èr-ba-be). Violon arabe qui n'a qu'une corde.

ERBACH, en latin *Erpachium*, ville d'Allemagne, dans le grand-duché de Hesse-Darmstadt, à 40 kilom. S.-E. de Darmstadt, sur le Mimling; 2,000 hab. Tannerie; fabrication de draps et d'armes; typographie. Commerce de laine et de bestiaux. Cette ville fut donnée par Louis le Débonnaire à Eginhard. Les comtes d'Erbach prétendent descendre par les femmes de l'empereur Charlemagne, parce que, selon la tradition, Eginhard épousa la princesse Emma. Leur château, construit au siècle dernier, est flanqué d'une énorme tour à laquelle on attribue une origine romaine. « On remarque surtout à l'intérieur, dit M. Adolphe Joanne, le *Rittersaal* ou salle des Chevaliers, bâtie dans le style gothique, ornée de beaux vitraux de couleur (du XIIIe au XVIIe siècle), et contenant, outre des trophées d'armes, une riche collection d'armures. On monte par quelques degrés de la salle des Chevaliers à la chapelle, qui contient les monuments de plusieurs membres de la famille d'Erbach, près desquels reposent Eginhard et sa femme. En face de la salle des Chevaliers se trouve le *Gewehrkrammer* (la Chambre des armes), qui renferme une collection d'armes de tous les peuples et de toutes les époques. Au-dessus est une collection d'antiquités grecques et romaines, de vases étrusques et d'antiquités égyptiennes. Enfin, près du château, on remarque les restes d'une ancienne maison de templiers. »

La famille d'Erbach se bifurqua en 1324 et forma deux branches principales, celle d'Erbach et celle de Furstenau. La première s'éteignit en 1502, en la personne d'Erasme, comte d'Erbach; la seconde s'était subdivisée, après sa naissance, en deux rameaux, dont le premier finit en 1531. Le second, seul survivant de toute la famille, était représenté au milieu du XVIIe par George-Albert, comte d'Erbach, dont les deux fils formèrent de nouveau, l'un une ligne d'Erbach, l'autre une ligne de Furstenau. Celle d'Erbach s'éteignit en 1731. Celle de Furstenau a donné les trois rameaux qui existent aujourd'hui, celui d'Erbach-Erbach, celui d'Erbach-Furstenau et celui d'Erbach-Schoenberg.

ERBACH (Chrétien), musicien allemand, né à Algesheim en 1560, mort vers 1630. Il devint organiste et membre du grand conseil à Augsbourg. Fétis le considère comme un des créateurs de la musique allemande. Il a composé : *Cantus musicus ad Ecclesiæ catholicæ usum* (Augsbourg, 1600); *Cantionum sacrarum liber secundus* (Augsbourg, 1604).

ERBACH-SCHOENBERG (Charles-Eugène, comte D'), général autrichien, né dans le comté d'Erbach en 1732, mort en 1816. A l'âge de seize ans, il entra au service de l'Autriche. Après être monté rapidement de grade en grade, il fut fait lieutenant-colonel en 1769, général-major en 1783 et lieutenant-feld-maréchal peu de temps après. L'intrépidité de la division qu'il commandait au siége de Valenciennes amena la reddition de cette ville. Il se distingua de même dans toutes les guerres qui suivirent jusqu'en 1796, toujours le premier à l'attaque et le dernier à la retraite; mais il quitta à cette époque le service de l'Autriche avec le grade de grand-maître de l'artillerie, et, quelques années après, il succéda à son frère dans le gouvernement du comté d'Erbach. Aucun acte important ne signala sa nouvelle carrière.

ERBAGE s. m. (èr-ba-ge). Mar. Drap grossier dont étaient habillés les forçats à bord des anciennes galères.

ERBEN (Charles-Jaromir), historien tchèque, né à Miletin (Bohême) en 1811. Archiviste de la ville de Prague depuis 1851, il s'est fait une place remarquable dans l'histoire littéraire de son pays, par plusieurs publications qui ont toutes trait à la littérature nationale tchèque, et qui ont contribué notablement à entretenir et à activer l'essor que cette littérature a pris depuis un demi-siècle. On lui doit, entre autres ouvrages : *Chants nationaux* (1842-1845, 3 vol.); *Chronique de Prague*, de Bartosch (1851); *Gerbe de récits populaires* (1852); *Voyage de Haraut de Polschitz dans la terre promise et en Egypte* (1854, t. Ier); *Regesta diplomatica necnon epistolaria Bohemæ et Moraviæ ab anno 600 ad annum* 1253 (1855).

ERBID s. m. (èr-bidd). Mythol. parse. Initié au culte créé par Zoroastre.

ERBIGNY DE THIBOUVILLE, poëte français, né à Rouen en 1695, mort à Thibouville (Eure) en 1770. Il vécut dans l'intimité de Fontenelle, composa des chansons, des épigrammes et des madrigaux. Il avait aussi écrit dans sa jeunesse un poëme intitulé : l'*Art d'aimer*, lequel se trouve dans les *Œuvres de l'abbé Grécourt* (4 vol. in-12).

ERBIL, ville de la Turquie d'Asie, dans l'Al-Djezireh, pachalik et à 95 kilom. E. de Mossoul; 5,000 hab. Cette ville, appelée aussi Arbil, occupe l'emplacement de l'ancienne Arbelles, si célèbre dans l'antiquité par la victoire d'Alexandre sur Darius.

ERBIN s. m. (èr-bain). Bot. Nom vulgaire d'une espèce de canche.

ERBINE s. f. (èr-bi-ne — rad. *erbium*). Minér. Oxyde d'erbium naturel.

— **Encycl.** L'*erbine* a été découverte en 1843 par Mosander. Son nom a été tiré du nom d'Ytterby, localité où l'on trouve la *gadolinite*, minéral qui renferme l'*erbine* mélangée d'yttria et de terbine. Ces trois terres, qui ont été confondues sous le nom commun d'yttria, diffèrent entre elles par leur pouvoir basique, qui est le plus faible dans l'*erbine*. Toutefois on n'a encore fait connaître aucune méthode satisfaisante de séparation pour ces corps. On effectue une séparation partielle, en soumettant la solution aqueuse de leurs nitrates à une précipitation fractionnée au moyen de l'ammoniaque, ou la solution aqueuse de leurs sulfates à une précipitation fractionnée au moyen du bioxalate de potasse. L'*erbine* se précipite la première, la terbine ensuite et l'yttria en dernier lieu (v. YTTRIUM).

ERBIUM s. m. (èr-bi-omm — de *Ytterby*, localité où l'erbine a été découverte). Chim. et minér. Métal rare dont l'erbine est l'oxyde.

— **Encycl.** Chim. V. YTTRIUM.

ERBRAY, bourg et commune de France (Loire-Inférieure), cant. de Saint-Julien-de-Vouvantes, arrond. et à 9 kilom. S.-E. de Châteaubriant; pop. aggl. 272 hab. — pop. tot. 2,970 hab. Minerai de fer, carrières de grès quartzeux; fours à chaux, poterie.

ERBUE s. f. (èr-bû). Techn. Fondant argileux que l'on mêle au minerai de fer pour en faciliter la fusion.

— Agric. Nom donné aux terres arables formées en grande partie de silice, mélangées d'une petite quantité d'argile, et où la chaux manque souvent complétement.

ERBUSCO, bourg d'Italie, prov. et à 18 kilom. N.-O. de Brescia; 2,774 hab. Distilleries d'eau-de-vie.

ERCÉ, village et commune de France (Ariége), cant. d'Oust, arrond. et à 24 kilom. de Saint-Girons; pop. aggl. 915 hab. — pop. tot. 3,321 hab. Hôpital. Deux églises, l'une romane, l'autre moderne.

ERCÉNY ou **ERCSENI**, ville d'Autriche, en Hongrie, comitat de Stuhlweissemburg, sur le Danube; 3,500 hab. Station des bateaux à vapeur; fabrique d'huile de colza la plus considérable de la Hongrie; vinaigrerie, distillerie d'eau-de-vie. Culture de la garance, du chardon à carder, de l'anis, etc. On y remarque un vieux château et cinq églises, où chaque année les pèlerins se rendent en foule. Dans les environs s'élevait la ville appelée Salina par les Romains.

ERCHAMBERT, historien français, mort vers 740. Il a écrit un abrégé de l'histoire de France de 613 à 737, important surtout par les notions qu'il donne sur les maires du palais de cette période. Cet abrégé a été publié dans le *Corpus Franciæ historiæ* de Marquard Freher (Hanovre, 1613), dans les *Historiæ Francorum scriptores* de du Chesne (Paris, 1636), et dans l'*Appendice aux œuvres de Grégoire de Tours* de dom Ruinard (Paris, 1699, in-fol.).

ERCHEMBERT ou **ERCHEMPERT**, historien lombard du Xe siècle. Il était descendant des ducs de Bénévent. A l'âge de vingt-cinq ans, il entra chez les bénédictins du Mont-Cassin, fut quelque temps abbé et écrivit une chronique lombarde qui s'est perdue, et un abrégé de la même histoire, de 774 à 888, plusieurs fois imprimé dans diverses compilations. On attribue à Erchembert d'autres ouvrages, notamment une *Vie de Landulfe* Ier, en vers; *De Ismaelitarum incursione*, etc.

ERCHENGER, **ERKANGER** ou **ERCKANGER**, duc de Souabe, mort en 917. S'étant, lui et son frère Berthold, pris de querelle avec Salomon, archevêque de Constance et abbé de Saint-Gall, ils l'obligèrent à s'enfuir de ses Etats. Le prélat implora l'assistance de l'empereur Arnould, qui fit prisonniers ses persécuteurs et ne les relâcha que sur les instances de Salomon. Ces deux frères entreprenants ne tardèrent pas à s'emparer de la Souabe, dont Erchenger se créa duc, et battirent l'empereur Conrad Ier, auquel ils donnèrent ensuite leur sœur en mariage. Quelque temps après, Erchenger s'empara de l'archevêque Salomon, son généreux ennemi; il l'aurait fait périr si le prélat n'avait été promptement secouru par Conrad, qui marcha contre son beau-frère, le battit et l'exila. Mais, profitant de quelques embarras survenus à Conrad, Erchenger prit les armes, battit l'empereur à Walwis et se donna le titre de duc d'Allemagne. Conrad le fit condamner à mort dans un concile, ainsi que son frère et son neveu Luitfrid. Ils furent décapités et tous leurs biens confisqués.

ERCHINOALD ou **ERKINOALD**, maire de Neustrie, mort en 656. Après la mort d'Ega (640), il devint maire du palais de Neustrie, fit épouser au jeune roi Clovis II une esclave saxonne nommée Bathilde, prit en main le gouvernement de la Bourgogne et de l'Austrasie après la mort de Sigebert II (656), et se fit aimer du peuple et des grands par l'habileté de son administration. Lorsque Clovis II mourut (657), Erchinoald, de concert avec Bathilde, continua à gouverner au nom des trois fils du roi défunt, Clotaire, Childéric et Thierry, qui reçurent le titre de rois. Erchinoald eut pour successeur Ebroïn.

ERCILDOUNE, village d'Ecosse. V. EARLSTOWN.

ERCILIE s. f. (èr-si-lî). Bot. Genre de plantes grimpantes, de la famille des phytolaccées, comprenant une seule espèce qui croît au Pérou.

ERCILLA Y ARTEAGA (Fortunio-Garcia DE), jurisconsulte espagnol du XVIe siècle. Il fit ses études à Bologne et à Pise, fut appelé en Espagne par Charles-Quint et devint régent du conseil de Navarre. Il a écrit : *Commentarium in titulum Pandectorum de pactis; De ultimo fine utriusque juris*, etc.

ERCILLA Y ZUNIGA (don Alonso DE), poëte espagnol, le seul qui ait doté l'Espagne d'une grande épopée, né à Madrid en 1533, mort en 1596. Il appartenait à une des grandes familles de Biscaye. Son père, Garcia de Ercilla, fut un jurisconsulte distingué, à Valladolid; son second nom, plus illustre dans le livre de la noblesse espagnole et sous lequel il est toujours désigné dans les chroniques de son temps, lui venait de sa mère, Leonor de Zuniga. Un de ses frères fut abbé de Hormedes et grand aumônier de la reine Anne d'Autriche. Le jeune Alonso fut placé comme page auprès de l'infant don Felipe, fils de Charles-Quint, et accompagna, dans ses voyages à travers l'Europe, le futur roi d'Espagne; il le suivit en France, en Italie, en Angleterre, en Allemagne, en Autriche. Il résida à Bruxelles, avec la cour du jeune prince, envoyé par son père en Brabant, et y fit une figure assez importante pour que le chroniqueur Esteban Calvete le désigne, parmi la suite de Philippe, sous le nom de Alonso de Zuniga. En Angleterre, il assista au mariage de l'infant avec la princesse Marie (1554), et ici se place l'événement qui peut-être influa le plus sur sa destinée poétique. On parla d'organiser une expédition contre les Araucos, petite peuplade du Chili, très-guerrière, soulevée contre les conquérants espagnols. Alonso de Ercilla, esprit fin et cultivé, doué d'une imagination vive et en même temps d'une humeur belliqueuse, mû par le désir de visiter ces contrées lointaines et en même temps de se distinguer par quelque action d'éclat, demanda à accompagner dans cette expédition le capitaine Aldrete, qui devait en être le chef. Aldrete était un de ces vaillants conquérants du nouveau monde, déjà signalé par ses campagnes au Pérou. Philippe laissa partir son jeune page; Ercilla avait alors vingt et un ans. Il prit part à tous les faits d'armes de cette rude campagne; mais une bien autre gloire que la gloire militaire lui était réservée. Son vrai titre à l'attention de la postérité est le poëme que lui inspirèrent ces régions inconnues, ces mœurs sauvages, et, par moments, son admiration pour le courage de ces héros que l'Espagne appelait des rebelles. A la fois soldat et poëte, il entreprit de retracer les luttes opiniâtres dont il était le témoin, de peindre les grandioses paysages qui se déroulaient chaque jour devant lui. Ecrivant la nuit, comme il l'a dit lui-même, ce qu'il avait vu le jour, il composa ainsi, sous la tente, son grand poëme, la *Araucana*, au fur et à mesure que se déroulaient les événements. Ce mode de travail excuse les imperfections du plan et donne la raison de la sécheresse de certains détails, à côté de l'exubérance de certains autres. Ce qui, dans la *Araucana*, séduit le plus Voltaire est un morceau oratoire très-travaillé, qu'il compare à l'un des plus beaux morceaux d'Homère; mais ce qui nous touche bien davantage aujourd'hui, c'est la description de ces splendides paysages chiliens, la peinture de ces mœurs rudes, si nouvelles et si étranges pour le jeune page de Philippe II. Malheureusement, Ercilla ne sut pas, nous le répétons, éviter les défauts de proportion, et il échoua devant le grand écueil de ces sortes de compositions, la monotonie. Tantôt il concentre l'intérêt sur les Espagnols, les conquérants, tantôt sur les Araucos rebelles; puis il s'égare dans des fictions épisodiques. Toujours grave, sévère, cherchant à écrire l'histoire, il s'interdit la grâce; on ne trouve dans son poëme ni une Armide ni une Clorinde. A son départ d'Espagne, il ne connaissait que l'*Iliade*, et il cherche visiblement à l'imiter; depuis, il lut la *Jérusalem délivrée*, l'Arioste même, et son inspiration subit les influences de ces lectures. De là un certain décousu du style.

Quoi qu'il en soit de ces imperfections, la *Araucana* est une grande œuvre et le premier poëme épique digne de ce nom en Espagne. Voltaire la place à côté de la *Gerusalemme liberata*. Ercilla ne la publia qu'à son retour en Espagne, en 1569. Il lui était survenu au Chili quelques aventures. Après une périlleuse excursion tentée à la tête d'une dizaine de compagnons, en pirogue, dans les terres alors inconnues qui bordent le détroit de Magellan, il revint au camp, comme on y célébrait par des joutes, des jeux d'armes, l'abdication de Charles-Quint et l'avénement de Philippe II. Une rixe s'éleva au milieu de ces joutes, qui ne devaient être que courtoises, on tira les épées, quelques morts restèrent sur le champ. Le capitaine général crut devoir sévir : Ercilla fut condamné à mort. Il en fut quitte néanmoins pour une prison un peu rigoureuse et on l'éloigna du théâtre de la guerre. A Lima, où il se rendit, il se joignit à une expédition dirigée contre un capitaine espagnol, don Lope de Aguine, qui, s'étant mis à la tête d'une troupe de rebelles, essayait de se conquérir une petite royauté; la sédition apaisée, Ercilla, rentré à Lima, tomba malade, et, ayant encore une fois échappé à la mort, il se décida à rentrer dans sa patrie (1561). De cette date à celle de 1570, où il se maria, il paraît avoir surtout passé sa vie en voyages, achevant et perfectionnant son poëme, qu'il fit paraître seulement en 1569. Il visita la France, l'Italie, les pays du Danube. Revenu à Madrid, il s'y maria avec dona Maria de Bazan, marquise d'Ugarte, dame d'honneur de la reine Isabelle. Ercilla accompagna à Prague le prince Rodolphe, qui avait servi de parrain à son mariage; mais, mauvais courtisan, il ne sut pas faire fortune. Il était d'une telle timidité, malgré son esprit aventureux et ses idées chevaleresques, que Philippe II, à la cour duquel il revint, avait coutume de lui dire : *Don Alonso, habladme por escrito* (Don Alonso, parlez-moi par écrit). Sa défiance de lui-même et son peu d'assurance le faisaient balbutier en présence de ce prince, avec qui il avait été élevé. Il n'eut pas d'enfants de son mariage, mais il avait eu auparavant, d'une de ses nombreuses intrigues amoureuses, une fille naturelle, Margarita de Zuniga, dame d'honneur de la reine doña Maria; elle épousa don Fadrique de Portugal, grand écuyer de l'impératrice. Ercilla vécut jusqu'en 1596; la mort le surprit comme il écrivait un nouveau poëme, resté inachevé et inédit, sur *Alvar de Bazan*, un des ancêtres de sa femme. Ses compatriotes le considèrent comme l'Homère espagnol. Cervantes a dit de lui : « Dans le vers héroïque, il fut le premier qui honora sa patrie, et il reste peut-être le dernier. »

ERCINITE s. f. (èr-si-ni-te). Minér. V. ERCYNITE.

ERCKMANN-CHATRIAN, romanciers français, qu'une constante collaboration a confondus en une seule personnalité, nés tous deux dans le département de la Meurthe : M. Emile ERCKMANN, à Phalsbourg, le 20 mai 1822, et M. Alexandre CHATRIAN, à Soldatenthal, hameau forestier de la commune d'Abreschviller, le 18 décembre 1826. Le père du premier était libraire; celui du second descendait d'une de ces familles italiennes attirées en France par Colbert pour y fonder l'industrie de la verrerie. Privé de sa mère, Erckmann, enfant sombre et sauvage, fut placé comme interne au collége communal de sa ville natale. Ses études terminées, il vint à Paris en 1842, dans le dessein ou plutôt sous le prétexte d'y faire son droit; il ne lui fallut pas moins de cinq ans pour franchir les deux premiers examens; il ne passa le troisième qu'en 1857; c'était assez, il en resta là. On le voit, ce n'était pas l'Ecole de droit qui avait ses préférences; en revanche, il s'oubliait volontiers au Collége de France et à la Sorbonne. Dès 1843, il avait publié une brochure sur le *Recrutement militaire*. Ramené, en 1847, à Phalsbourg, par une maladie grave, il s'était essayé pendant les loisirs de sa convalescence sur divers sujets littéraires. Le hasard, sous la figure d'un professeur de rhétorique dont il avait été l'élève, M. Perrot, le mit à cette époque en relation avec M. Chatrian, alors maître d'étude au collége de Phalsbourg. M. Chatrian avait été destiné par sa famille à l'industrie de la verrerie, dans laquelle ses ancêtres s'étaient acquis du renom et qu'exerçait son père. Déjà il touchait à une belle position dans les verreries de Belgique, où il était allé en 1844, lorsque, tourmenté par le goût des lettres, il entra, contre le gré de ses parents, en qualité de maître d'étude au collége de Phalsbourg; c'était là qu'il avait fait quelques classes après avoir reçu les premiers éléments d'un vicaire de campagne, à qui son père l'avait confié dans sa première enfance. L'amitié et la collaboration de MM. Erckmann-Chatrian date de leur rencontre. Désormais leurs deux noms n'en formeront plus qu'un; deux plumes jumelles, couple mystérieux, mettront sous la même raison sociale le travail encore obscur, l'effort inaperçu d'où surgira ce romancier double, cette intelligence géminée dont s'honore aujourd'hui notre littérature. A partir de ce moment, la biographie de M. Erckmann est aussi celle de M. Chatrian. La science pourrait peut-être opérer la section des frères siamois; mais la critique ne pourrait diviser ces deux esprits qui, en faisant conjonction, ont produit des œuvres d'une unité si parfaite.

L'étudiant était revenu à Paris au moment de la révolution de Février pour y continuer son droit; le jeune maître d'études n'avait pas tardé à l'y rejoindre. Pour vivre, il demanda et obtint un emploi dans les bureaux du chemin de fer de l'Est. Les débuts des deux amis furent obscurs et pénibles. Le *Démocrate du Rhin* donna l'hospitalité, dès 1848, à leurs premiers essais. Ils travaillaient en même temps à un drame : le *Chasseur des ruines*, reçu à correction par l'Ambigu, et qui ne fut pas joué, par suite du refus des auteurs de faire les changements demandés. Le théâtre de Strasbourg, en revanche, monta l'*Alsace en* 1814, supprimé par le préfet à la seconde représentation. Ils avaient acquis déjà cette unité de style et de conception qui fit que, pendant longtemps, on ignora la double origine de leurs productions. S'attachant à peindre les goûts, les habitudes et

les mœurs de leurs compatriotes d'Alsace, ils écrivirent des romans et des nouvelles qui, pour la plupart, ont été depuis très-goûtés en volumes : *Schinderhannes*, les *Brigands des Vosges*, le *Requiem du corbeau*, l'*Auberge des trois pendus*, le *Chant de la tonne*, etc. Ces ouvrages, enfouis longtemps dans les cartons des journaux, eurent beaucoup de peine à voir le jour; l'*Artiste*, puis la *Revue de Paris* en insérèrent enfin quelques-uns. Ecrits dans la manière sombre et terrible, ils renouvelaient le genre fantastique, le genre hoffmannesque. L'*Illustre docteur Mathéus* (1859, in-18) fut le premier succès de MM. Erckmann-Chatrian. Quelques contes qui terminent le volume, l'*Œil invisible*, le *Bourgmestre en bouteille*, la *Tresse noire*, etc., sont une véritable importation d'outre-Rhin. Dans les *Contes fantastiques* (1860, in-18; 1868, 2e édit.), composés de quatorze récits, le rêve et le cauchemar d'Hoffmann atteignent toutes les hardiesses, toutes les folies, toutes les terreurs. Grande est la dépense de talent dans ce livre, mais la raison humaine n'en fera pas son bréviaire. Les *Contes de la montagne* (in-18), publiés la même année, se rattachent par quelques points au même genre, se complaisant dans ces inventions où l'élément surnaturel n'ôte rien d'ailleurs à la variété des scènes et des cadres. Voyant de plus en plus le succès venir les encourager dans cette voie, MM. Erckmann-Chatrian continuèrent de refléter les mœurs de leur pays dans de petites photographies patientes, minutieuses, où la raillerie n'est pas précisément aussi légère que celle de nos conteurs français, et où la naïveté est parfois un peu lourde.

Nous avons étudié à part chacune des productions principales de MM. Erckmann-Chatrian; nous ne ferons ici que les mentionner, renvoyant le lecteur aux titres des ouvrages mêmes. Les *Contes des bords du Rhin* (in-18), les *Contes populaires* (1866, in-18), ont réuni depuis ceux de ces récits qui, comme *Maître Daniel Roch* (1863, in-18; 1869, 2e édit.), l'*Ami Fritz* (1864, in-18; 1868, 3e édit.), la *Maison forestière* (1866, in-18), n'avaient pas l'étendue suffisante pour composer des volumes séparés. Nous rappellerons les *Confidences d'un joueur de clarinette*, la *Taverne du jambon de Mayence*, le *Rêve d'Aloïus*, et enfin le *Juif polonais*, écrit dans la forme dialoguée, et que le théâtre de Cluny a transporté sur sa scène, en juin 1869, avec beaucoup de succès. Le *Fou Yegof, épisode de l'invasion* (1862, in-18), bientôt suivi de *Madame Thérèse* ou les *Volontaires de* 92 (1864, in-18; 1869, 14e édit.), de l'*Histoire d'un conscrit de* 1813 (1864, in-18; 1869, 25e édit.), de *Waterloo* (1865, in-18), montrèrent que le talent de MM. Erckmann-Chatrian était susceptible de prendre un essor plus puissant. Ces quatre romans, réimprimés sous le titre générique de *Romans nationaux*, devaient avoir, grâce au souffle de républicanisme et de liberté qui les anime, un franc et large succès. Ils devinrent en peu de temps populaires à ce point que les éditions, tant sous le format in-18 que sous le format grand in-8o illustré, se succédèrent avec une rapidité véritablement extraordinaire. Les auteurs avaient trouvé dans les épisodes de notre histoire nationale moderne un élément d'intérêt dramatique bien autrement saisissant que toutes les combinaisons de l'imagination.

Après *Waterloo*, signalons l'*Invasion*, la première en date parmi les œuvres qui composent la série des *Romans nationaux*. L'*Invasion* retrace la lutte des montagnards vosgiens contre les alliés. 450,000 Allemands, Suédois et Russes ont franchi le Rhin. Les débris de notre armée, décimés par le typhus et réduits à des cadres, battent en retraite sur toute la ligne. Ils se retirent en Lorraine, abandonnant les défilés des Vosges, qu'il était pourtant si facile de défendre. L'ennemi est au pied des montagnes. Va-t-il donc franchir, sans brûler une cartouche, ces Thermopyles françaises? Non! à la voix du sabotier Hullin, un ancien volontaire de 1792, tous se lèvent : schlitteurs, flotteurs, bûcherons, ségars, contrebandiers. Une mêlée furieuse s'engage dans les gorges bleuâtres où grouille l'Autrichien. Pendant quatre jours, cette poignée d'hommes arrête les 60,000 soldats de Schwartzemberg. Mais l'héroïsme succombe par la trahison, et les Croates envahissent la Lorraine.

Waterloo, qui se relie au *Conscrit*, pourrait avoir pour épigraphe ce cri de l'auteur des *Iambes* : « Sois maudit, ô Napoléon! »

Les nations sont oublieuses des impressions qui ont accueilli les faits de leur histoire à mesure que ces faits s'accomplissent. Les traces des larmes répandues et du sang versé, du meurtre et du pillage, des grandes secousses et des profondes douleurs disparaissent peu à peu; qui songe à la famille détruite dans ses fondements, à la jeunesse brisée dans sa fleur, à l'immoralité du succès pénétrant le cœur des masses et l'entraînant aux extrêmes limites de l'insensibilité et de la barbarie? Arrivent les chantres épiques qui égrènent toutes ces horreurs en perles de gloire et abusent les générations nouvelles; toutes ces vies humaines fauchées en quelques heures ne leur arrachent pas une larme de pitié; ils n'en ont que pour les moindres accidents de l'idole, comme ils n'ont d'admiration que pour ses insatiables désirs d'envahissement, de domination et de tuerie. Ils planent, disent-ils, au-dessus de ce qu'ils appellent notre terre à terre, pour juger des choses en grand. Des hauteurs chimériques où ces lumineux esprits s'envolent en habits de sénateurs ou de favoris du palais, ils distribuent à César et à ses complices les palmes de l'immortalité. Celui qui a fait que, pour son ambition personnelle, des milliers d'hommes se sont rués sur des milliers d'hommes, qui a laissé, en fin de compte, l'héritage glorieux de la Révolution française, notre France si belle, si glorieuse, si respectée, en proie aux outrages de l'étranger et aux violences des ennemis de sa liberté, est livré par eux à l'éternelle contemplation des peuples. Ce n'est pas seulement un héros, c'est un dieu. MM. Erckmann-Chatrian, comme tous les cœurs droits et sincères, se sont révoltés juste à l'heure où la vérité se fait sur nos malheurs, où le peuple, ivre trop longtemps de toute cette vapeur de sang qui monte du premier Empire, reprend possession de lui-même; à cette heure où, dans sa raison souveraine, chacun de nous met un doigt justicier sur les maculatures de cette « gloire de sauvage, » ils ont écrit ces livres qui seront leur honneur éternel; ils ont pris d'en bas les grands événements — comme il faut les prendre — et ils ont accompli une œuvre de justice et de vérité, dont l'utilité est incontestable. Utilité est le mot, car ces événements excitèrent chez les contemporains des sentiments qui trop vite, grâce au gouvernement honni de la Restauration, ont fait place dans les masses à des sentiments contraires. Les deux collaborateurs auront eu le mérite très-grand d'avoir fait contre la guerre les plus éloquents plaidoyers qui se soient encore vus, et d'avoir popularisé pour cet art de bestiale destruction, auquel on a attaché l'idée de la gloire, une horreur qui portera ses fruits. Nous en avons pour garant l'immense succès des *Romans nationaux*.

Une fois dans cette voie civilisatrice, MM. Erckmann-Chatrian n'ont pas voulu s'arrêter; ils ont successivement ajouté à ces pages, d'une portée si précieuse au point de vue de la raison humaine, l'*Histoire d'un homme du peuple* (1865, in-18); la *Guerre* (1866, in-18); le *Blocus*, épisode de la fin de l'Empire (1867, in-18; 10e édit. dans la même année); *Histoire d'un paysan*, 1789, l'*An Ier de la République française* (1868, in-18; 1869, 10e édit.); *Histoire d'un paysan*, 2e partie; la *Patrie en danger*, 1792 (1869, 2 vol. in-18).

L'*Histoire d'un homme du peuple* se rattache seule à l'époque actuelle. Le héros, orphelin élevé à Saverne par la charité, va à l'école, entre en apprentissage chez un menuisier, et vient comme ouvrier à Paris, où il est mêlé à la vie des classes laborieuses. Il prend part à la révolution de 1848 et la raconte; mais on sent que les auteurs sont moins sur leur terrain à Paris qu'en Alsace. Les scènes publiées sous ce titre : la *Guerre*, s'attaquent à ce massacre convenu par la diplomatie et réhabilité par les *Te Deum*, à ce duel officiel des armées que nous verrons se renouveler tant que des rois pourront se jouer entre eux de la vie des peuples. Il n'y a pas d'autre lien entre les divers épisodes dont se compose l'ouvrage que cette grande idée mère. Dans leur ensemble, c'est encore une courageuse protestation contre l'effusion du sang, contre les désastres inséparables des grands antagonismes armés. Dans le *Blocus*, il s'agit du blocus de Phalsbourg en 1814. Quant à l'*Histoire d'un paysan*, c'est un vieux paysan qui la raconte, simplement, naïvement; dans son langage rustique, il nous montre l'état du peuple avant 89 et le réveil de la nation jusqu'aux états généraux. Savez-vous pourquoi cet homme, presque centenaire, entreprend ce récit? Ecoutez-le : « Et dire que des fils du peuple, des Gros-Jacques, des Gros-Jean, des Guillot écrivent dans leurs gazettes que la Révolution a tout perdu; que nous étions bien plus heureux, bien plus honnêtes avant 1789! Canailles! Chaque fois qu'une de ces gazettes me tombe sous la main, j'en tremble de colère. Michel a beau me dire : « Mais, grand-père, pourquoi donc te fâcher? Ces gens-là sont payés pour tromper le peuple, pour le ramener dans la bêtise; c'est leur état, c'est le gagne-pain de ces pauvres diables!... » Je réponds : « Non! nous en avons fusillé par douzaines de 1792 à 1799 qui valaient mille fois mieux que ceux-ci; c'étaient des nobles, des soldats de Condé; ils défendaient leur cause! Mais trahir père, mère, enfants, patrie, pour se remplir la panse, c'est trop fort!... » J'ai donc résolu d'écrire cette histoire, — l'*Histoire d'un paysan*, — pour détruire ce venin et montrer aux gens ce que nous avons souffert. » Après avoir expliqué la formation de la commune; comment, attirés par les promesses d'un prince et sur la foi de sa parole, bourgeois et paysans sont venus s'établir sur le territoire, avec une foule de priviléges, de droits et d'exemptions, après quoi ils furent vendus comme un troupeau à la maison de Lorraine, qui les gratifia de toutes les servitudes seigneuriales, le vieux paysan raconte sa propre histoire. On voit naître la Révolution, et l'on comprend par suite de quels revirements un pauvre serf d'avant 1789 peut dire aujourd'hui : « J'ai mon petit-fils Jacques à l'Ecole polytechnique; j'ai ma petite-fille Christine mariée avec l'inspecteur des forêts Martin, un homme rempli de bon sens; mon autre petite-fille Juliette est mariée avec le commandant du génie Forbin, et le dernier, Michel, celui que j'aime pour ainsi dire le plus, parce qu'il est le dernier, veut être médecin. Il s'est déjà fait recevoir bachelier l'année dernière à Nancy; pourvu qu'il travaille, tout ira bien. Tout cela, je le dois à la Révolution. Avant 1789, je n'aurais rien eu; j'aurais travaillé toute ma vie pour le seigneur et le couvent. »

Tels sont les livres de la seconde *manière* de MM. Erckmann-Chatrian. Le peuple les a adoptés parce qu'il y sent véritablement palpiter son âme, à lui, et qu'il comprend que l'avenir de la patrie et de l'humanité est renfermé dans les préceptes qui en font la base. Cependant on a plus d'une fois, à propos de ces mêmes livres, mis en cause la sincérité historique des auteurs et la moralité de leur œuvre. Le journal le *Siècle*, entre autres, leur reprochait, dans un article du 25 juillet 1866, signé de M. Louis Jourdan, d'attaquer systématiquement la guerre. La réponse de MM. Erckmann-Chatrian étant une réponse victorieuse à toutes les critiques de ce genre que persistent à leur faire certains journaux, nous en extrayons ce qui suit :

« S'il entend parler de guerres inspirées par l'ambition d'un homme, dérivatifs habituels du despotisme, pour faire avorter le développement des libertés politiques, M. Jourdan a raison : ces guerres nous font horreur; l'*Histoire du conscrit de* 1813 témoigne assez de nos sentiments à cet égard. Mais s'il entend parler de guerres ayant pour but la revendication de nos droits, la conquête de nos libertés nationales, la défense du sol sacré de la patrie, M. Jourdan a tort : les romans de l'*Invasion* et de *Madame Thérèse* le prouvent. Nous sommes toujours restés fidèles au sentiment démocratique moderne, qui rejette la guerre comme moyen de progrès, et qui ne la reconnaît nécessaire que dans le cas de légitime défense. » Nous passons sur divers autres reproches qui, selon nous, tombent d'eux-mêmes, pour citer cette phrase caractéristique de la même lettre : « ... M. Jourdan nous dit qu'il ne suffit pas d'attaquer la guerre, et qu'il faut encore indiquer le remède au mal. Nous lui répondrons que ce remède est la liberté. Non-seulement nous l'avons indiqué, mais nous l'avons défendu avec énergie dans tous nos livres. » Cela est si vrai que la commission de colportage proscrivit les *Romans nationaux* et refusa l'estampille à l'*Homme du peuple*, « parce qu'il n'est question dans ce livre que de liberté. »

Nous croyons en avoir assez dit pour bien faire apprécier la nature exceptionnelle du talent de ces deux écrivains consciencieux, qu'on pourrait appeler les frères siamois de la littérature contemporaine. Quant à leurs personnes, il est plus difficile d'en parler. Nés Phalsbourgeois, ils sont restés Phalsbourgeois et ne se sont mêlés en rien au monde des gens de lettres. S'il faut en croire la chronique, ils se sont fait, au cœur même de Paris, une sorte de petit Phalsbourg, où se perpétuent les traditions du pays natal. Sur les hauteurs du faubourg Saint-Denis, il est un petit estaminet d'où s'échappent, quand par hasard s'ouvre la porte, d'âcres parfums de bière, de tabac et de choucroute. Tous les soirs, régulièrement, à l'heure où les théâtres et les boulevards s'emplissent, deux personnages aux allures typiques s'y retrouvent. L'un, assure-t-on, resté fidèle aux modes patriarcales, porte la culotte en peluche, les gros souliers, le gilet de couleur, l'habit carré à boutons de métal et le large feutre à l'alsacienne. L'autre, poussant moins loin l'amour du costume de ses pères, fait des concessions à la moderne redingote. C'est là, paraît-il, qu'entre deux choppes, deux pipes et deux parties de dominos, les deux collaborateurs échafaudent ces œuvres originales qui, à l'heure où nous écrivons, jouissent d'une vogue si grande et, disons-le, si méritée.

Quelques ouvrages parus dans ces derniers temps et signés d'un homonyme de M. Erckmann ont fait supposer un instant que la collaboration de MM. Erckmann-Chatrian s'était disloquée. Cette erreur pouvait être d'autant plus regrettable qu'entre les livres signés Jules Erckmann et ceux que M. Emile Erckmann a écrits avec M. Chatrian il n'y a d'autre analogie que le nom de l'auteur. On y trouve une grande admiration pour Napoléon, tandis que les compositions de MM. Erckmann-Chatrian respirent à chaque page un sentiment tout contraire, et, sans contester leur très-réelle valeur, disons que c'est à ce sentiment que ces derniers doivent une part de leur immense succès.

ERCOLANI (Barthélemy), jurisconsulte italien, né à Bologne, mort dans la même ville en 1469. Il devint professeur dans cette ville et y fut élu gonfalonier en 1454. Son gouvernement lui avait donné une singulière marque d'estime : défense lui avait été faite, sous peine de mort, de professer ailleurs que dans sa ville natale. Cela n'empêche pas l'illustre professeur de s'absenter cinq ans pour aller enseigner le droit à Ferrare (1460-1465).

ERCOLANI (Joseph-Marie), littérateur italien, né à Sinigaglia vers 1690, mort à Rome vers 1760. Il entra dans l'état ecclésiastique et devint bientôt prélat romain. Comme membre de l'académie degli Arcadi, il portait le nom de Neralco, dont il a signé les ouvrages suivants : *Rime a Maria* (Padoue, 1725, 2 vol. in-8o), livre qui eut un grand succès; la *Sulamitide* (Rome, 1731, in-8o), qui passe pour son chef-d'œuvre; *I tre ordini di architectura* (Rome, 1744, in-fol.); le *Quatro parte del mondo* (Rome, 1756, in-8o).

ERCOLE DA FERRARA, peintre italien. V. GRANDI.

ERCYNITE ou **ERCINITE** s. f. (èr-ci-ni-te). Minér. Silicate double d'alumine et de baryte hydraté.

— **Encycl.** L'*ercynite* résulte de l'union de quatre équivalents de silice avec un équivalent d'alumine, un équivalent de baryte et six équivalents d'eau, et renferme, sur 100 parties, 50,38 de silice, 14,02 d'alumine, 20,87 de baryte et 14,73 d'eau.

Le fait saillant de l'histoire de l'*ercynite*, c'est la tendance que ses cristaux ont à se grouper deux à deux par entrecroisement, pour affecter une disposition qui rappelle celle des cristaux de staurotide. Aussi cette disposition a-t-elle été remarquée depuis longtemps. Ce minéral a, par ce fait, été décrit par les auteurs les plus anciens, et entre autres par Vallerius, dans l'ouvrage duquel il porte le nom de kreutzstein, c'est-à-dire pierre de croix. Toutefois, il est très-probable que la pierre de croix des anciens minéralogistes renferme deux espèces distinctes, désignées par Gmelin sous les noms d'andréasbergolite et de harmotome de Marbourg. La disposition en macles et en hémithropies qu'affectent presque constamment les cristaux d'*ercynite*, ainsi que celle de plusieurs autres minéraux, tels que la staurotide et même les feldspaths, est un des phénomènes cristallographiques les plus curieux. Des expériences de M. Lavalle l'expliquent cependant en partie; elles montrent quelles sont les causes qui rendent les macles plus fréquentes dans les silicates que dans les minéraux qui se rapportent aux sels et aux terres. M. Damour avait déjà fait remarquer que, lorsqu'on fait cristalliser des sels dans une dissolution pure et homogène, livrée à l'évaporation spontanée, ils ne sont jamais maclés, tandis que ceux qui prennent naissance dans une dissolution renfermant d'autres sels ou des matières susceptibles de réagir sur cette dissolution, offrent le plus souvent des cristaux maclés mêlés à des cristaux simples. La cristallisation des silicates se passe presque toujours dans ces dernières conditions. Lorsqu'ils cristallisent par l'action ignée, le refroidissement plus ou moins prompt de la masse hâte la cristallisation, et alors il peut se développer des macles; en outre, ces minéraux sont ordinairement associés avec des minéraux divers qui se mélangent et réagissent les uns sur les autres. Les feldspaths, par exemple, sont presque toujours disséminés dans des roches cristallines, telles que les granites; il est donc naturel, d'après les expériences que nous venons de citer, que ces cristaux soient plus fréquemment à l'état de macles qu'à celui de cristaux simples; par contre, la plupart des cristaux simples de feldspath appartiennent à des filons. Les cristaux d'*ercynite* sont rarement simples, cependant on connaît en Saxe et au cap Stroutsan, en Ecosse, des échantillons dans lesquels on n'aperçoit pas d'angles rentrants. Thomson avait désigné ces derniers sous le nom de morvénites; MM. Descloizeaux et Damour ont montré qu'ils appartiennent à l'*ercynite*; leur forme est celle d'un prisme à six pans aplatis.

La couleur de l'*ercynite* est le blanc laiteux, parfois un peu jaunâtre; les cristaux d'Andreasberg et de Norvége sont opaques; ceux de Stroutsan sont fréquemment hyalins, surtout pour la variété désignée sous le nom de morvénite. La dureté du minéral qui nous occupe est assez bien représentée par le nombre 4,25. Sa cassure est inégale et raboteuse; quant à sa densité, elle varie de 2,392 à 2,498. La densité de la morvénite a été trouvée égale à 2,447. Au chalumeau, les cristaux de ces deux variétés dégagent de l'eau, blanchissent et deviennent friables à la première application de la chaleur; ils fondent ensuite difficilement sur les bords en un verre demi-transparent. Réduits en poudre, ils sont attaqués facilement par l'acide chlorhydrique sans former gelée; de la silice pulvérulente et très-blanche se dépose de la dissolution. L'*ercynite* garnit l'intérieur des géodes des roches amygdaloïdes, notamment à Oberstein, dans la Prusse rhénane; elle existe en outre dans certains filons, comme à Andreasberg, au Harz et au cap Stroutsan, en Ecosse. Celle de Kousberg, qui se distingue par une couleur rose de chair, tapisse des cavités de la roche amphibolique dans laquelle est exploitée la belle mine d'argent de Kousberg. Ses gisements sont les mêmes que ceux de la stilbite. Le gisement de Stroutsan, en Ecosse, offre à la fois deux variétés d'*ercynite*. La première s'y présente en cristaux maclés blanc laiteux, groupés dans les fissures d'une roche calcaire renfermant des nodules de baryte sulfatée; la seconde variété, dont nous avons parlé sous le nom de morvénite, est, comme nous l'avons dit, en petits cristaux brillants, incolores, hyalins, et ne présentant pas en général ce macle caractéristique de l'*ercynite*.

ERD s. m. (èrdd). Chronol. Vingt-cinquième jour du mois des Parses, jour dans lequel il

convient de revêtir un habit neuf, mais non pas d'entreprendre une guerre.

ERDAN (André-Alexandre), publiciste français, né à Angles (Vienne) en 1826. Jusqu'à l'âge de douze ans, il fut élevé dans son pays natal, sous les yeux de sa mère, une sainte et vaillante femme; puis il vint à Poitiers, où il commença ses humanités sous la direction des congréganistes; il entra ensuite au petit séminaire de Montmorillon (Vienne), revint à Poitiers passer ses examens du baccalauréat; puis fut admis au séminaire de Saint-Sulpice à Paris (1847-1848). Là il lisait Lamennais, Cousin, Jouffroy, Quinet, Michelet, tous les philosophes modernes, ainsi que les socialistes. Il les faisait prendre en cachette chez Mme Cardinal, heureux de goûter au fruit défendu. La lecture de Proudhon surtout lui causa une vive impression, et cette impression est restée vivante en son esprit comme au premier jour.

Ainsi familiarisé avec la libre pensée, nourri de fortes études et d'austères méditations, M. Erdan refusa d'entrer dans les ordres, ajoutons d'ailleurs qu'à Saint-Sulpice il avait toujours été un peu suspect d'hétérodoxie. Sur ces entrefaites, la révolution de 1848 étant arrivée, son imagination lui fit entrevoir des horizons nouveaux. Au sortir du séminaire, M. Erdan fit ses premières armes comme journaliste sous la direction de M. Xavier Durrieu, dans le journal le *Temps*, qui fut suspendu le 13 juin 1849. Il publia alors ses *Petites lettres d'un républicain rose* (1849, in-8°), qui sont la menue monnaie d'un écrivain en quête de la vérité, allant droit son chemin sans nul souci du qu'en dira-t-on. M. Erdan prit ensuite la gérance de l'*Événement*, et y collabora à côté de Victor Hugo, de ses fils, de MM. Paul Meurice, Auguste Vacquerie, et autres noms chers à la république des lettres (juin 1850). C'est par erreur que M. Vapereau mentionne des liens de parenté entre lui et la famille Meurice. De l'*Événement*, il passa à la *Presse* et y donna des articles jusqu'en 1855. On lui doit de cette époque les *Révolutionnaires de l'A, B, C*, publiés d'abord en feuilleton et réunis en volume, excellent ouvrage, écrit, paraît-il, en vue du prix Volney (1854, in-8°).

Malgré ses succès dans la presse, M. Erdan quitta le journalisme, se fit professeur, entra en relation avec les réformateurs de l'orthographe, mais ne s'occupa guère alors, dans le Congrès international et permanent de linguistique, dont il était secrétaire, que de l'élaboration d'une langue universelle. En même temps, le jeune novateur publiait dans le style néographique une livre dont la censure et le parquet crurent devoir s'emparer pour le bon ordre. Nous voulons parler de la *France mystique* ou *Tableau des excentricités religieuses de ce temps* (1855, 2 vol. in-8°), livre curieux à plus d'un titre, où l'auteur, à la fois historien et philosophe, raconte et apprécie les recherches et tentatives de cultes nouveaux faites au XIXe siècle. La tendance voltairienne, railleuse et sceptique s'y affirme à chaque page, tout en témoignant de la parfaite loyauté d'esprit de l'auteur.

Poursuivi à raison de cet ouvrage, M. Erdan fut condamné, par jugement du 15 septembre 1855, à huit jours de prison et 100 fr. d'amende, « pour avoir outragé et tourné en dérision la religion catholique dont le culte est légalement reconnu en France. » (Art. 1er de la loi du 25 mars 1822.) Sur l'appel à *minima* interjeté par le ministère public, l'affaire fut portée devant la seconde juridiction, et la cour rendit un arrêt qui, mettant à néant la sentence des premiers juges, condamnait l'auteur de la *France mystique* à un an d'emprisonnement et 3,000 fr. d'amende. La cour ordonna en outre : que ledit arrêt serait affiché dans Paris, aux frais de Erdan, au nombre de vingt et un exemplaires; qu'il serait inséré également dans le *Moniteur*, le *Droit*, la *Gazette des Tribunaux*, la *Presse*, le *Constitutionnel* et le *Siècle*; que les exemplaires de l'ouvrage saisis et ceux qui pourraient l'être par la suite seraient détruits. La *France mystique* a eu depuis deux éditions en Hollande. Menacé d'arrestation, l'auteur se sauva à Dunkerque; de là, il se rendit à pied à Furnes, par la grève, et de cet endroit vint à Anvers, et enfin à Bruxelles. Expulsé de cette dernière ville, il resta caché pendant deux mois à Mons. Pendant cet intervalle, appelé en Suisse pour prendre la direction d'un journal à Neufchâtel, M. Erdan y prolongea son séjour jusqu'en 1858, époque à laquelle il s'en alla demeurer à Rome sous le nom d'Auberson, pseudonyme qui lui épargna les tracasseries de la police pontificale. Depuis lors, tantôt de Turin, tantôt de Florence, de Rome ou de Naples, M. Erdan a adressé au *Temps* des correspondances italiennes qui sont fort goûtées. Il sait apprécier les hommes et les choses sans parti pris d'aucune sorte, ne ménageant ni ses adversaires ni ses amis politiques, quand l'occasion se présente. Il ne dédaigne point non plus le côté intime des mœurs italiennes; certaines de ses lettres pourraient être signées Stendhal.

M. Erdan prépare en ce moment une *Histoire des Médicis* et un *Journal d'Italie* (philosophie, littérature et beaux-arts), dont la publication ne peut manquer d'être accueillie avec faveur. Avec M. Marc Monnier, il aura eu cette bonne fortune de faire connaître l'Italie à la France. Nature éminemment sympathique, écrivain dévoué à une cause juste, M. Erdan est de ceux qui font aimer les lettres.

ERDEBERICHT s. m. (èr-dé-bé-richt.) Chronol. Mois persan qui correspond au signe du Taureau ou à celui du Scorpion, selon l'ère choisie.

ERDELYI (Michel b'), zoologiste allemand, né à Vienne en 1782, mort en 1837. Il fut pendant un grand nombre d'années professeur de zoolomie et de physiologie animale à l'école vétérinaire de sa ville natale. On a de lui : *Sur la maladie des glandes du cheval* (Vienne, 1813); *Théorie des nerfs et des vaisseaux des mammifères domestiques* (Vienne, 1819); *Théorie des entrailles des mammifères domestiques* (Vienne, 1813); *Introduction à la connaissance des plantes pour les agriculteurs et les vétérinaires* (Vienne, 1820); *Théorie des os du cheval* (Vienne, 1820); *Zoophysiologie du cheval* (Vienne, 1820); *Théorie des muscles du cheval* (Vienne, 1829; 1839, 2e édit.).

ERDELYI (Jean), poëte hongrois, né à Kazost en 1814. Il fit ses études au collége protestant de Sarosztak et débuta dans la carrière littéraire en publiant des éditions des œuvres choisies de différents auteurs. Ce fut en 1844 que parut sa première composition originale, qui le fit admettre à l'Académie des sciences et belles-lettres de Pesth. On a de lui : *Recueil de poésies* (Ofen, 1844); *Fables et contes* (Ofen, 1846-1847, 2 vol.), recueil traduit partiellement en allemand par Stier (Berlin, 1851). En outre, Erdelyi a été longtemps le principal rédacteur de la revue publiée à Pesth sous le titre de *Szepirodalmi Szemble*. Il collaborait, en 1849, au journal *Respublica*, supprimé après l'entrée des Autrichiens à Pesth.

ERDEODI (Thomas), comte de Monte-Claudi et de Waradin, dans la Dalmatie, de Croatie et d'Esclavonie, mort en 1622. Il était fils de Pierre Erdeodi, ban de Dalmatie, et succéda à son père en 1584. Il expulsa les Turcs qui avaient envahi la Carniole, leur tua, dans une autre occasion, 12,000 hommes et leur général Hassan-Pacha, prit et reprit la forteresse de Petrina en 1595, et donna l'année suivante sa démission de ban. Après avoir tenté inutilement de se faire élire palatin de Hongrie, il reprit, en 1611, le gouvernement de Dalmatie. Durant cette période, il se distingua surtout par son zèle intolérant pour la religion catholique. En 1615, il renonça de nouveau à son gouvernement, pour devenir président de la chambre hongroise et directeur des mines et salines de ce pays.

ERDEODI (Sigismond), comte de Monte-Claudi et de Waradin, ban de Dalmatie et de Croatie, fils du précédent, mort en 1639. Il servit contre les Turcs sous les empereurs Mathias et Ferdinand II, donna des preuves de son courage et de ses talents militaires, et fut nommé par ce dernier prince, après la mort du comte de Serin, ban de Dalmatie et de Croatie. Erdeodi s'aliéna bientôt la noblesse par quelques actes impolitiques, chercha un appui dans le parti ecclésiastique et ne se montra plus occupé que d'enrichir les églises et les couvents.

ERDEVEN, bourg et commune de France (Morbihan), canton de Belz, arrond. et à 30 kilom. S.-E. de Lorient, sur un plateau au-dessus des Dunes, près de l'embouchure de l'Etel; pop. aggl. 261 hab. — pop. tot. 2,025 hab. Pêche de sardines. Nombreux monuments druidiques. Le gigantesque dolmen de Cocmono sert de grange à une métairie. Près d'Erdeven, d'innombrables menhirs, rangés sur onze lignes, forment dix avenues de 1,800 mètres de long.

ERDI s. m. (er-di). Mar. Bois qu'on tire des forêts de l'Islande, et dont on fabrique des avirons.

ERDING, bourg de Bavière, cercle de la haute Bavière, ch.-l. de district, sur le Semt, à 33 kilom. N.-E. de Munich; 2,000 hab. Brasseries.

ERDL (Michel-Pius), médecin allemand, né en 1815, mort en 1848. Il accompagna Schubert en Orient, et, de retour en Allemagne, il professa la physiologie, l'anatomie comparée, la médecine à Munich. Il a écrit : *De oculo* (Munich, 1839); *De helicis algicæ vasis sanguiferis* (Munich, 1840); *De la circulation des infusoires* (Munich, 1841); *Éléments de la connaissance de la structure du corps humain* (Munich, 1843-1845); *Du développement de l'homme et du poulet dans l'œuf* (Munich, 1845-1846), etc.

ERDMANN (Charles Godefroy), botaniste allemand, né à Wittemberg en 1774, mort en 1835. Après avoir terminé ses études médicales, il devint, en 1799, assesseur du service de la santé et médecin de la ville et de la province de Dresde, et y introduisit le premier la vaccine. On a de lui : les *Plantes vénéneuses qui croissent en Saxe à l'état sauvage* (Dresde, 1797, 9 livr.); *Plantes remarquables de la flore de la haute Saxe* (Dresde, 1800 et suiv., 28 livr.); *Travaux et observations sur toutes les parties de la science médicale* (Dresde, 1802), etc.

ERDMANN (Jean-Frédéric), médecin allemand, frère du précédent, né à Wittemberg en 1778, mort en 1846. D'abord professeur de médecine dans sa ville natale, il devint, en 1810, professeur de pathologie, de thérapeutique et de clinique à Kasan; il fut nommé, en 1817, directeur de la clinique de Dorpat, et, en 1823, médecin de la cour et conseiller médical à Dresde. Il revint à Dorpat en 1837 et résida plus tard dans différentes villes de l'Allemagne. Nous citerons parmi ses écrits : *Annales scholæ clinicæ medicinæ Dorpatensis annorum* 1818-1820 (Dorpat, 1821); *Documents pour la connaissance de l'intérieur de la Russie* (Kasan, 1832-1836, 2 vol.).

ERDMANN (Otto-Linné), chimiste allemand, né à Dresde en 1804. Il est, depuis 1830, professeur de chimie à l'université de Leipzig. En 1842, il fonda le laboratoire de chimie de Dresde, l'un des meilleurs de l'Allemagne. Il a consacré beaucoup de temps à l'analyse chimique de l'indigo et d'autres matières tinctoriales, et les publications dans lesquelles il a synthétisé les résultats de ses recherches sont étudiées avec fruit, non-seulement par les hommes de science, mais encore par les négociants spéciaux. Une quatrième édition de son *Manuel de chimie* et une cinquième de ses *Principes de la connaissance des drogues* ont paru à Leipzig, la première en 1852, et la seconde en 1862. Outre les articles fort remarquables qu'il n'a cessé de fournir aux diverses revues scientifiques de l'Allemagne, il a dirigé la publication de la cinquième édition du *Dictionnaire des drogues* de Schedel, et a publié lui-même, en 1827, un traité intéressant sur le nickel, et en 1861 une brochure *Sur l'étude de la chimie*, qui a été traduite en plusieurs langues. Enfin, de 1828 à 1833, il a rédigé le *Journal de chimie pratique et économique*, auquel a succédé, en 1834, le *Journal de chimie pratique*, qu'il dirige depuis cette époque de concert avec Werther.

ERDMANN (Jean-Edouard), philosophe allemand, né à Wolmar (Livonie) en 1805. Fils d'un ministre du culte réformé, il étudia, de 1823 à 1826, la théologie à l'université de Dorpat, puis la philosophie à Berlin sous Schleiermacher et Hegel. D'abord pasteur d'une congrégation en Livonie, il se fit recevoir agrégé de philosophie à Berlin en 1834, et fut nommé, deux ans plus tard, à la chaire de philosophie de Halle, qu'il occupe encore. M. Erdmann a publié beaucoup d'ouvrages philosophiques qui lui assignent un rang distingué dans l'histoire de l'école d'Hegel; nous ne mentionnerons que les principaux : *Essai d'un tableau scientifique de l'histoire de la philosophie moderne* (1834-1853, 3 vol.), qui passe en Allemagne pour un chef-d'œuvre; *Compte rendu de notre foi* (1835); *Dissertation sur le croire et sur le savoir* (1837); le *Corps et l'âme* (1837-1848); *Nature et création* (1840); *Éléments de psychologie* (1840); *Éléments de logique et de métaphysique* (1841); *Mélanges* (1847); *De quelques réformes dans les universités* (1848); *Du rire et des larmes* (1850); *Cours publics sur l'Etat* (1851); *Lettres psychologiques* (1851); *Du charme poétique et de la superstition* (1851); *De l'ennui* (1852); *Exemples sérieux*, recueil de dissertations (1855); *Sur les coutumes et les habitudes* (1858); *Leçons sur la vie et les révélations magnétiques* (1858); le *Songe* (1861), etc. Erdmann a, en outre, publié plusieurs recueils de sermons, ainsi que de nombreuses brochures d'actualité.

ERDMANNSDORF (Frédéric-Guillaume, baron D'), architecte allemand, né à Dresde en 1736, mort en 1800. Il fit ses études à Wittemberg et accompagna plus tard le prince Léopold-Frédéric-François d'Anhalt-Dessau dans ses voyages en Angleterre, en France, en Suisse et en Italie. Il eut ainsi l'occasion de se livrer sans réserve au goût qui l'entraînait vers les études architecturales, et, à son retour en Allemagne, il employa les connaissances qu'il avait acquises à l'embellissement du duché d'Anhalt-Dessau. Parmi les édifices qui attestent encore aujourd'hui l'élégance et la perfection de son goût, il faut citer en première ligne le château de Wœrlitz et les promenades de Dessau. En 1796, il avait fondé un établissement de chalcographie, qui publia, entre autres ouvrages remarquables, les études et les dessins d'architecture qu'il avait recueillis pendant son séjour à Rome. Sa vie a été écrite par Rode (Dessau, 1801).

ERDOD, bourg d'Autriche (Esclavonie), comitat de Verocze, à 16 kilom. d'Eszeg; 2,300 hab. Il est situé sur une hauteur couverte de vignes, près du confluent du Danube et de la Drave. La pêche est l'occupation principale des habitants. Sur une langue de terre qui s'avance dans le fleuve, s'élèvent les ruines d'un ancien château. Bourg d'Autriche (Hongrie), comitat de Zala, à 18 kilom. S. de Szathmar, au pied de collines élevées, qui se rattachent aux Karpathes de Transylvanie; 2,300 hab. Manufactures de glaces, fours à chaux.

ERDOESI (Janos), poëte hongrois du XVIe siècle. Il était professeur de langue hébraïque à Vienne et écrivit en langue hongroise des *Poésies* où il introduisit le premier la métrique des élégies des anciens. On lui doit encore une *Grammaire hongroise* (1539; nouvelle édition, donnée par Kazinczy Pesth, 1808), et une traduction du Nouveau Testament, dont la préface et les sommaires des chapitres sont écrits en distiques. Ces distiques ont été publiés séparément par Revai, dans le recueil intitulé : *Élegyes versei* (Presbourg, 1787).

ERDRE, rivière de France. Elle naît dans le département de Maine-et-Loire, près de Louperoux-Béconnais, pénètre bientôt dans le département de la Loire-Inférieure, alimente le canal de Nantes à Brest, forme le lac de Mazerolles et se jette dans un bras de la Loire à Nantes, après un cours de 105 kilom. L'Erdre baigne Candé, Freigné, Saint-Marsla-Jaille, Bonnœuvre, Riaillé, Joué, Nort et la Chapelle-sur-Erdre. La vallée de l'Erdre abonde en sites pittoresques. Parmi les affluents de cette rivière, nous signalerons : le Mandy, le Croissel, le Baillon, le Quiboir et le Cens. L'Erdre est navigable de Nort à Nantes, c'est-à-dire sur un parcours de 28,500 mètres. La charge maximum varie de 75 à 90 tonnes.

ERDT (Paulin), théologien allemand, né à Wertach, en Brisgau, en 1737, mort en 1800. Il professa avec éclat la théologie à Fribourg et s'occupa particulièrement de combattre les incrédules systématiques, ou esprits forts. Il a écrit une *Histoire littéraire de la théologie* (Augsbourg, 1785, in-8°); une *Introduction élémentaire pour les bibliothécaires et amateurs de livres* (Augsbourg, 1788, in-8°); *Premiers principes d'histoire littéraire pour servir d'introduction à une histoire complète de la théologie* (Augsbourg, 1787, in-8°).

ÈRE s. f. (è-re — lat. *æra*. Le Duchat tire ce mot latin *d'annus erat Augusti*, mots qui s'écrivaient par abréviation *A. E. Au.*). « Si les progrès de l'astronomie, dit-il, n'ont pas justifié l'idée d'une grande année, telle que l'avaient rêvée les anciens philosophes, il est assez naturel qu'ils suggèrent à des astronomes l'idée de prendre pour *ère*, ou pour point de départ dans le comput des années, l'époque de quelque coïncidence astronomique remarquable, par exemple, comme la place l'a indiqué, l'époque où le périgée du soleil coïncidait avec l'équinoxe du printemps, qu'il trouve de 4089 ans antérieure à notre *ère vulgaire*. Mais, selon le vœu de perfectionnement de la théorie et des tables astronomiques, il faudrait avancer ou reculer cette date, de même qu'il faudrait, à la rigueur, modifier la longueur du mètre à chaque nouveau degré de perfectionnement dans la mesure des dimensions de la terre. D'ailleurs, la coïncidence dont il s'agit est un fait de pure curiosité, et non un phénomène important par ses conséquences. Il ne faut donc pas demander une *ère* à l'astronomie, si il serait encore moins raisonnable d'en attendre une de la géologie. On ne peut prendre pour *ère* ou pour origine d'une chronologie humaine qu'un événement qui appartienne à l'histoire même du genre humain. Il faut la prendre dans l'ordre des faits politiques ou des faits religieux. A cet égard, la politique a eu la priorité sur la religion. Et l'on en comprend bien la raison; car, quoi de plus naturel que le gouvernement monarchique? et quoi de plus naturel, que le régime d'un prince, que de dater des années de son règne les actes publics et même privés, les inscriptions monumentales, les monnaies enfin, chez les peuples qui ont l'usage de la monnaie proprement dite et qui ont voulu imprimer à leur monnaie un caractère monumental? Dans les pays tels que l'Egypte, la Chine, où de nombreuses dynasties se sont succédé durant des milliers d'années, sans que le système des institutions nationales en fût viscéralement altéré, chaque changement de dynastie a été naturellement regardé comme le point de départ d'une nouvelle *ère* chronologique. De nos jours, les *dynasties de Mandchous* sont plus fameuses dans le monde savant qu'elles ne l'ont jamais été, et, encore aujourd'hui, la chronologie des Chinois repose sur leurs tables dynastiques, combinées avec le cycle de soixante ans, qui leur tient lieu de siècle. Là où des formes républicaines se sont établies, les noms du magistrat ou des magistrats annuels se sont offerts d'eux-mêmes pour désigner couramment les années de leur magistrature. Quand les citoyens d'une ville telle que Rome ont senti le besoin d'une *ère*, ils ont naturellement songé, soit à la fondation de leur liberté politique, soit à la fondation de leur ville. Des cités confédérées, comme celles de la Grèce, ont éprouvé le besoin d'une chronologie qui pût être à l'usage de toute la nation, et, ne trouvant guère que des fêtes et des jeux d'athlètes devant lesquels se turent leurs jalousies particulières, elles en ont fait le symbole de leur nationalité et la base de leur chronologie commune. Sous l'empire des religions primitives et hiératiques, les peuples ne manquèrent point de placer en tête de leurs dynasties humaines et historiques, ou des mythes cosmogoniques, ou des règnes de dieux, ou tout au moins des personnages fabuleux dont les dieux ont fait choix pour être les instituteurs de la société; mais comment fonder une chronologie sur de pareilles avenues et remonter à de pareils personnages? Il n'y avait donc que l'avénement des religions prosélytiques, nées en pleine histoire, et convriant les hommes à une foi nouvelle, sans distinction de nationalité, qui pût donner l'idée de soustraire la chronologie à la politique et de la subordonner à la religion. De là l'ère chrétienne et l'hégire des musulmans. »

— Il. Des principales ères de l'histoire. On peut distinguer quatre espèces d'*ères* selon le point de départ qui aura été adopté : 1° *Ères mondaines*, c'est-à-dire celles qui partent de l'origine du monde ou de la *création*; 2° *Ères comprises entre la création et la naissance de Jésus-Christ*; 3° *Ères chrétiennes*; 4° *Ères postérieures à l'ère chrétienne*.

— I. *Ères mondaines*. Desvignolles assure qu'il a recueilli sur la création du monde plus de deux cents calculs différents, dont le plus court ne compte que 3,483 ans depuis la création jusqu'à l'ère vulgaire, et le plus long 6,984; ajoutez que nombre d'autres ont été proposés après lui. Les plus connus de ces calculs sont : celui d'Usséries, qui place la création en l'an 4004 avant Jésus-Christ; celui qui a été suivi dans l'*Art de vérifier les dates avant Jésus-Christ*, et qui place cet événement en l'an 4963, et celui de l'Anglais Clinton, qui a adopté l'année 4138. Aucun, bien entendu, ne repose sur des bases solides. En effet, la seule source historique que l'on puisse consulter pour établir la chronologie de ces temps reculés est la *Genèse*. Or, nous en avons trois textes : l'hébreu, le samaritain et la version grecque des Septante, qui ne sont nullement d'accord sur la durée de la vie des patriarches seule base des calculs, et de plus les différents manuscrits du même texte ne fournissent point les mêmes données. Il en résulte que la date que l'on peut assigner à la création du monde ne saurait être que très-hypothétique, même aux yeux de ceux qui, croyant à la révélation, ne mettent pas en doute la valeur historique et la véracité de la Bible. La prétention d'assigner cette date doit, à plus forte raison, paraître absurde à ceux qui, affranchis des croyances surnaturalistes, voient dans le premier livre de la *Pentateuque* une simple mythologie. Il est clair que l'époque de la création du monde ne saurait appartenir à l'histoire humainement certifiée, par cette raison bien simple qu'un tel événement échappe nécessairement aux conditions que requiert le témoignage historique. « La création du monde, ou mieux la création de l'homme, dit M. Dupiney de Vorepierre, serait le point de départ *naturel* de toute chronologie; mais *jusqu'à présent la science* n'a pu en déterminer l'époque avec une précision suffisamment digne d'un écrivain du XVIIe siècle. M. Dupiney pense-t-il que la science parviendra un jour à déterminer l'époque précise de la création de l'homme? De quelle science entend-il parler? Qu'a de commun la science, la vraie, avec le mythe de l'Eden, du fruit défendu, du serpent tentateur, de la chute d'Ève et d'Adam, avec la longévité merveilleuse des patriarches antédiluviens? Y a-t-il rien de plus ridicule que de parler de l'époque *précise* où sont arrivés ces événements fantastiques? Y a-t-il rien de plus ridicule que de considérer comme le point de départ *naturel* de la chronologie tout ce merveilleux de la *Genèse*? Y a-t-il rien de plus antiscientifique, en un mot, que l'idée d'une *ère* mondaine?

Il est à remarquer que cette idée est née chez les Juifs, sans doute en raison de la place éminente qu'occupe dans leurs croyances le dogme de la création, du lien que la religion les a conduits à attribuer entre ce dogme et leur histoire, du mélange de merveilleux et d'historique qu'on observe dans tout le cours de leurs annales, mélange dû au monothéisme et qui permet à peine de distinguer, dans les récits de leurs livres, des temps absolument fabuleux et des temps vraiment historiques. Ajoutons que c'est seulement au XIIe siècle après J.-C. que le 1er Juillet est adopté pour *ère* de l'époque de la création du monde. Il la faisait commencer au 7 octobre 3761 avant J.-C. La pensée de substituer l'*ère* mondaine à l'*ère* chrétienne se présenta aux chronologistes et aux savants de la Renaissance et fut l'objet de leurs préoccupations; mais elle ne put prévaloir, parce qu'elle impliquait une véritable contradiction. Une *ère*, en effet, doit être un point de repère fixe auquel se rapportent les faits; or, ce point de repère ne saurait avoir la fixité nécessaire, si l'événement qui le marque n'a des rapports chronologiques acceptés, reconnus de tous, au-dessus de toute controverse. Il est évident que la création du monde ne présente pas ces rapports chronologiques certains, incontestés; il est évident que c'est là une époque qui échappe à notre connaissance positive, et qui ne peut être fixée qu'arbitrairement, conventionnellement. « Au temps de la Renaissance, dit Jean Reynaud, à cette époque marquée par un si vif et si unanime retour de tous les peuples chrétiens vers les temps antérieurs à leur *ère*, on trouve un surprenant accord de tous les esprits, tant catholiques que protestants, pour déposséder l'*ère* établie et instituer en sa place l'*ère* de la création. On ne peut nier qu'en se rangeant à l'opinion de la création instantanée du monde, il n'y ait là la base d'un système chronologique simple et profond : en s'y conformant, toutes les distances sont comptées dans le même sens, tous les événements se trouvent rapportés à leur principe commun, et la chronologie prend origine à l'instant même où le temps commence. Mais, indépendamment même du peu de fondement de cette théorie de l'univers, l'impossibilité de fixer avec certitude le nombre d'années écoulées depuis l'époque primordiale était un obstacle assez puissant pour s'opposer invinciblement à l'adoption de cette *ère*. Il serait chimérique d'espérer que le genre humain, quelque avantage qui doive en résulter pour lui, puisse jamais se résoudre à prendre un parti de convention sur quelque chose d'incertain. En somme, les travaux du XVIe siècle sur le remplacement de l'*ère* du Christ par l'*ère* du monde n'ont été qu'une tentative infructueuse et sans autre résultat qu'une critique éclatante de la prétendue netteté des textes juifs. »

— *Réduction des années du monde en années avant J.-C. et réciproquement*. Comme dans quelques ouvrages historiques composés depuis Usséries, les événements sont marqués tantôt par les années du monde, tantôt par les années avant Jésus-Christ; nous donnons ici, d'après le système d'Usséries, le moyen d'établir la concordance de ces deux sortes d'années. La même méthode de réduction est applicable à toutes les autres *ères* mondaines. Pour réduire les années av. J.-C. en années du monde, on ajoute 1 à 4004, ce qui fait 4005, et de cette somme on retranche l'an donné av. J.-C.; le reste égale l'an du monde correspondant. Exemple : an 1755 av. J.-C. égale 4004 + 1 — 1755 = 2250 du monde. Pour réduire les années du monde en années av. J.-C. on ajoute, comme dans l'opération précédente, 1 à 4004, d'où résulte 4005, et de cette somme on ôte l'an donné du monde; le reste est l'an de J.-C. demandé. Exemple : an 1755 du monde = 4004 + 1 — 1755 = 2250 av. J.-C.

— *Ère julienne*. Parmi les *ères* mondaines il convient de placer l'*ère* julienne qui s'y rattache naturellement. Elle fut proposée dans le monde chrétien à la même époque et dans le même but que l'*ère* de la création, c'est-à-dire à l'époque de la Renaissance, et dans le but d'établir un système uniforme et universel de chronologie auquel pussent se réduire facilement les notations chronologiques des divers peuples de l'antiquité. On avait d'abord pensé que, pour obtenir ce système, il fallait réduire à des années juliennes toutes les formes d'années usitées par les anciens, et adopter, comme époque d'une *ère* universelle, la création du monde d'après la *Genèse*. Mais les savants n'eurent pas à coeder, on le comprend sans peine, sur l'année de la création. D'après le calcul des uns, lorsque Rome fut bâtie, le monde existait déjà depuis 3,250 ans; d'après d'autres, il ne s'était écoulé que 3,231 ans; d'après d'autres enfin, 3196 ans seulement. On était loin, comme on voit, du point de départ fixe que l'on avait rêvé et qui était la condition de l'uniformité cherchée. Joseph-Juste Scaliger prit le parti de demander à la combinaison purement conventionnelle de données précises cette fixité, cette conformité chronologique que ne lui offrait point l'histoire sainte. Il inventa une période ou un cycle de 7,980 années. Scaliger mourut en 1558, par conséquent avant la réforme du calendrier par Grégoire XIII; aussi, les années de sa période sont-elles des années juliennes, ce qui a fait donner à la période elle-même le nom de période julienne. Scaliger fixa la création du monde à l'an 3949 avant Jésus-Christ; mais sa période remonte à l'an 714 au delà de la création, et Jésus-Christ est né l'an 4714 de la période julienne.

Sur quelle base l'*ère* julienne est-elle fondée? Pour répondre à cette question, nous devons entrer dans quelques détails sur certains cycles employés depuis longtemps, le *cycle solaire*, le *cycle lunaire* et le *cycle des indictions*. Le cycle solaire est une révolution de vingt-huit années, comprenant vingt et une années communes et sept années bissextiles, à la fin de laquelle on retrouve le même ordre ou à une suite d'années en tout semblables à celles qui ont précédé. Chaque année d'un cycle solaire commence et finit par le même jour de la semaine que l'année correspondante du cycle précédent. Vingt-huit années sont à la fois nécessaires et suffisantes pour embrasser toutes les variations possibles des dimanches et autres jours de la semaine. Le cycle lunaire découvert par Méthon se compose de dix-neuf ans comprenant 235 lunaisons. A la fin de cette période de dix-neuf ans, la lune et le soleil ont accompli l'un et l'autre, à très-peu près, un nombre exact dans leurs révolutions respectives, et par conséquent se trouvent dans la même position relative qu'ils avaient au point de départ, si bien qu'en observant, pendant le cours de dix-neuf ans, tous les rapports de situation des deux astres, tels que phases et éclipses, on est en état de prédire le renouvellement de ces rapports. Le cycle des indictions est une période de quinze ans d'origine purement administrative, instituée par les empereurs romains. Ceux-ci avaient établi une contribution directe et universelle, dont le montant pour chaque province, district, ville ou municipe, était déterminé tous les quinze ans. Pendant cet espace de temps, la somme répartie sur une province était perçue, quelque changement qu'eût éprouvé dans l'intervalle la fortune des citoyens. L'ordonnance par laquelle les empereurs prescrivaient tous les quinze ans la perception de cet impôt s'appelait *indiction*, mot que les souverains de Constantinople ont conservé. On donnait le même nom à l'impôt que l'ordonnance établissait. Les empereurs de Constantinople prirent l'habitude d'ajouter à la date de leurs actes l'année courante de l'indiction, sans cependant nombrer la suite des indictions ou périodes de quinze ans. Les papes imitèrent cet usage; mais ils indiquaient en même temps la série des indictions, que, par une erreur dont on ne connaît pas la cause, ils firent re-